

jeudi 13 octobre 1910.
11, rue Soufflot



93

Ma chère marquise,

Nous vous remercions bien, ma femme et moi. Le lièvre, tué par le commandant ou par M. Dubeigneur, envoyé par vous, eût été doublement le bienvenu. Mais nous désespérons de le voir arriver. Nous sommes des victimes de la grève : quelque cheminot de la C.G.T. a dû le mettre en civet.

Il me semble que, si Roujon a résisté jusqu'ici, c'est qu'il doit guérir. La période la plus dangereuse d'une pleurésie ne dure pas si longtemps. Assurément, c'est une maladie abominable, à cause des suites

80

l
s
r
e
r
r
s
s
e
le
A
s
v
r
t

et des complications qu'elle entraîne. Les
 guérisons ne sont ni rapides, ni franches,
 ni complètes. Mais, une fois qu'on a fran-
 chi la phase aiguë du mal, — et cela ne
 dure que quelques semaines, — les risques de
 mort sont à peu près écartés. Je n'ose pas
 écrire à notre cher malade; mais, si vous
 n'y voyez pas d'inconvénient, je vous serai
 reconnaissant de me nommer à lui dans une
 de vos lettres parmi ceux qui pensent à lui
 de tout cœur et qui lui souhaitent courage
 et bonne confiance. Si vous avez des nouvel-
 les qui annoncent quelque changement dans
 son état, je vous serai bien reconnaissant
 de me les dire par un mot. J'irai aussi
 voir Lefranc, qui en a peut-être. J'ai
 revu M. Levasseur, et longuement causé avec
 lui; il est en parfaite santé. M. Paul Meyer

aussi m'a paru bien mieux portant:
il compte reprendre ses cours et toutes
ses occupations. Nous voilà à peu près ré-
installés; les petits sont retournés au lycée et
moi à la Bibliothèque nationale. Nous vous
souhaitons, ma femme et moi, de belles jour-
nées d'automne, et de meilleures nouvelles
de votre malade. Ayez bon espoir. Il est
vigoureux, admirablement soigné... Que je voudrais
vous savoir un peu rassurée! Veuillez agréer,
ma chère Marguete, l'hommage de ma bien
vive et profonde affection.

Joseph Bédier.